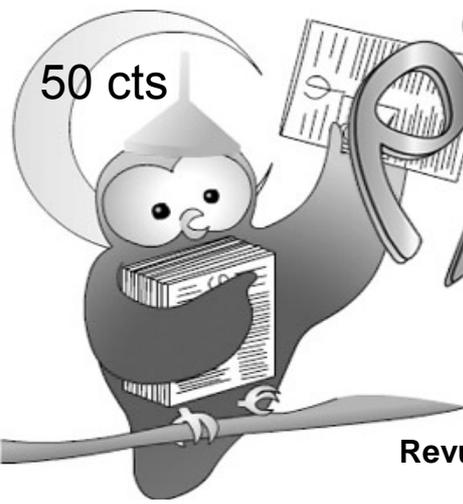


50 cts



# Pholie Chronique

N°1  
Mars 2007

Revue des étudiants philosophes de cours ou de coeur de Nanterre la Folie  
<http://lapholie.free.fr> – [philopx@gmail.com](mailto:philopx@gmail.com)

«Il faut avoir un peu de pholie, qui ne veut avoir plus de sottise.» MONTAIGNE

## SOMMAIRE :

### Actualité

p1 Le mot de la Pholie

### Dossier : LA FOLIE

p2-3 Interview M. de Gaudemar

p4-5 Mais quoi ce sont des fous

p5-6 Le cas Nietzsche

p7 Le cas  $\phi$ , Pr Brejnev

Dessin de Nicolas Musique

### Ecritures Libres

p8-9 Je n'entrais plus dans...

p9 La folie

### Culture

p10 L'élégance du hérisson

p10-11 BD : Dol

### Formations

p11 témoignages

### Délires

p12 Dessins, jeux



*Don Quichotte face au Moulin à Vent, par Salvador Dalí*

## Le mot de la Pholie

« Ô le plus fou de tous les hommes, toi qui aspires à la sagesse ! »  
nous étions avertis en somme, avant que de poser nos fesses dans les salles de cours de Nanterre. Non seulement c'est une idiotie que cette illusion délétère, de croire que la philosophie apporte bonheur et richesse, mais c'est qu'au point où nous en sommes il vaudrait mieux changer d'adresse ou bien, mieux : tomber dans les pommes en plein partiel d'ontologie, pour ne valider ni mastère ni licence, et goûter la vie avant d'aller au cimetière...

Ni débouché, ni gloire, ni même, privilège des ignorants, le plaisir du savoir suprême, n'y croyant plus depuis longtemps...  
La philo est une folie ? Et qui pourrait donc en douter !  
C'est le passe-temps des nantis, l'obsession des coeurs chiffonnés. Les esprits sains aiment le vent, l'amour, l'argent et les poèmes, le sage n'aime rien : il prétend juger sans passion les problèmes qu'il se pose à lui-même ! Allez, abandonnons-nous au doux ris des fous qui ici l'ont semée, ils font l'éloge de la folie !

Jean-Marc Delaunay - [janmach1@hotmail.fr](mailto:janmach1@hotmail.fr)

## La Pholie Chronique,

directrice de rédaction :

**Rhita Bayoussef**

[rhita7892@hotmail.com](mailto:rhita7892@hotmail.com)

revue mensuelle publiée par  
l'association **La Pholie**.

Bureau de l'asso pour 2006-07 :

présidente : Milena Razzaghi

[milena.razzaghi@hotmail.fr](mailto:milena.razzaghi@hotmail.fr)

trésorier : Loïc Geffrotin

[geffrotin.loic@gmail.com](mailto:geffrotin.loic@gmail.com)

secrétaire : Jean-Marc Delaunay

[janmach1@hotmail.fr](mailto:janmach1@hotmail.fr)

Pour envoyer un article, participer au choix des textes, ou simplement donner votre avis, écrivez à :

**[philopx@gmail.com](mailto:philopx@gmail.com)**

Nous vous attendons !



## Martine de Gaudemar : « L'humain pourrait se définir par la capacité à être fou. »

Martine de Gaudemar est philosophe et psychanalyste. Elle a accepté de répondre à nos questions concernant son parcours personnel et sa vision de la psychanalyse. Le dictaphone utilisé n'ayant pas fonctionné, nous avons reformulé ses paroles en fonction de ce que nous comprenions, et Mme de Gaudemar a relu et corrigé ce qui lui paraissait trop éloigné de ses propres formulations.

Par manque de place, nous ne vous présentons ici qu'un résumé de la discussion. L'interview complet est disponible sur <http://lapholie.free.fr/spip.php?rubrique4>

*MD :* Quelles raisons vous ont poussée à vous orienter vers la psychanalyse après des études de philosophie ? Quelles sont vos expériences cliniques ?

Je me suis intéressée très tôt à la psychanalyse, en lisant Freud de moi-même vers 14-15 ans... Ensuite, j'ai fait des études de philosophie. J'étais enseignante quand j'ai commencé une psychanalyse. Devenue maître de conférence, j'ai participé à des cartels de l'Ecole Freudienne de Paris (que dirigeait Lacan), et j'ai décidé de devenir moi-même psychanalyste. **Il n'y a pas de diplôme de psychanalyste**, j'ai été reconnue par les collègues avec qui je travaillais. Mais comme je voulais travailler en psychiatrie, j'ai commencé des études de psychologie pour avoir un diplôme me donnant accès à l'institution psychiatrique.

J'ai eu la chance de travailler pour me former sur le terrain avant mon DEA professionnalisant de psychopathologie, grâce notamment au Dr Tosquellas qui m'a accueillie dans son service. Puis j'ai travaillé avec des enfants autistes, psychotiques et mutiques, et avec de jeunes adultes souvent passés par l'hôpital psychiatrique. J'ai participé à Strasbourg à la création d'un centre de psychothérapie pour étudiants et élèves de prépa.

*MD :* Vous avez donc subi vous même une cure... c'est indispensable pour devenir psychanalyste ?

Selon Lacan, on ne « subit » pas une cure ! Celui qui se propose d'entrer en psychanalyse est l'analysant de sa propre analyse et l'analyste (le professionnel) est simplement là pour l'accompagner dans sa démarche, lui servir de destinataire de sa parole, l'aider éventuellement à construire son récit de soi (même si ce travail peut avoir un effet thérapeutique).

Je ne suis pas sûre que la psychanalyse soit adaptée pour « soigner » des psychotiques, mais ce qui est certain, c'est qu'il est très important que les **psychothérapeutes aient suivi une psychanalyse** pour être réellement à l'écoute des formulations des patients et être capable de supporter leurs mécanismes projectifs, persécutifs, ou mélancoliques. En tant que psychothérapeute, avoir effectué un travail psychanalytique et le poursuivre encore soi-même (une psychanalyse est une démarche qui n'a pas de fin) produit en nous une formation, au sens presque géologique du terme ; c'est-à-dire que **la psychanalyse n'est pas une connaissance, ni une technique que l'on acquiert, mais c'est une réelle transformation de notre psychisme**. Il devient plus souple, plus délié, plus multiple, moins « tout d'une pièce ». Et c'est

une bonne chose pour un psychotique d'être suivi et écouté par quelqu'un qui a un psychisme moins défensif, plus souple et accueillant que ceux des névrosés ordinaires.

*MD :* Il est surprenant que le terme de « folie » n'apparaisse dans aucun dictionnaire de psychanalyse. Le mot « folie » a-t-il finalement un sens en psychanalyse ?

La « folie » n'est pas un concept psychanalytique et recouvre des expériences de déraison très variées, légères ou lourdes, momentanées ou chroniques, individuelles ou collectives, c'est une dimension ou un aspect d'un grand nombre de conduites. La folie est partagée, et elle est un **révélateur de la condition humaine**. Elle n'est pas propre aux psychotiques, qui n'en exhibent que le versant le plus douloureux. L'humain selon moi pourrait se définir par la capacité à être fou.

Ce qu'écrit Marcel Gauchet, et je le suivrais volontiers car c'est également mon expérience, c'est que lorsque l'on rencontre ceux que l'on appelle les « malades mentaux », on ne peut plus nier ou dénier l'existence de certains problèmes, qui correspondent à ce que l'on place souvent sous le terme de « folie ». Il y a de la folie partout, mais il y a une différence de fonctionnement entre un psychotique, et les névrosés que « nous », les gens dits « normaux », sommes presque tous. Les psychotiques vivent par exemple une souffrance incommensurablement plus grande que nos souffrances ordinaires.

Mais il y a une parenté entre « eux » et « nous » ; **nous avons eu simplement la chance et les moyens de ne pas « rester » psychotiques** et de produire de la névrose qui nous permette de vivre. Une psychanalyse nous reconduit à ces états et mécanismes archaïques et nous découvrons notre parenté avec les « fous ». Selon moi, la psychose n'est rien d'autre que de rester fixé à un fonctionnement archaïque du psychisme, sans parvenir à produire des mécanismes moins coûteux. Nous avons tous utilisé des mécanismes psychotiques tels que le clivage ou la projection, par exemple, avant d'avoir mis en place des processus plus vivables.

*MD :* Dans l'un de vos séminaires que j'ai l'occasion de suivre, vous expliquiez qu'il est dangereux de tenter de faire passer les psychotiques graves, par la cure psychanalytique, à l'état de névrose. Le travail du psychothérapeute consiste donc seulement dans l'apaisement de cette souffrance. Chez le psychotique grave, c'est en fait sa psychose qui le maintient en vie. Artaud se disait un « suicidé » avant de naître...

En effet, les psychoses doivent être apaisées plutôt que contrecarrées, ce qui n'est d'ailleurs pas possible. **Sans sa psychose, le psychotique s'effondrerait ou se suiciderait**. Sa souffrance est caractéristique de la condition du vivant humain.

Comme le dit Artaud, il est courant de voir des psychotiques dont la famille, les ancêtres, étaient déjà dans des fonctionnements destructeurs. Le psychotique l'est donc souvent « avant de naître ». Je ne connais pas suffisamment bien le cas d'Artaud mais j'ai travaillé avec des personnes-limites qui ont fait des suicides à répétition. Par exemple, des personnes qui se suicident près d'une fois par mois...

*J-MD: C'est étrange que vous parliez de « suicides » lorsque ce ne sont que des tentatives !*

(rires) Oui, en effet. Pour moi, je ne peux pas parler de simples tentatives, car des tentatives aussi sérieuses et aussi fréquentes ne sont pas seulement des signaux d'alerte mais expriment un véritable désir de se détruire. Il fallait que quelque chose soit brisé, coupé, cassé ou brûlé dans leur corps, ces patients cherchaient à se détruire, en tout cas à détruire en eux quelque chose. Il est très difficile de sortir de ces mécanismes destructeurs, mais pour les personnes avec lesquelles j'ai travaillé, cela a été possible, elles se sont en quelque sorte « névrosées ».

*MD: Maurice Nadeau décrivait Artaud comme « un solitaire aux prises avec des obsessions effrayantes qu'on aurait tort de lui croire réservées [...]. Cette folie, dont il a bien fallu qu'il s'accommode, lui a servi à pénétrer plus loin que quiconque dans d'étranges régions où se posent les questions essentielles de notre vie à tous. ». Qu'en pensez-vous ?*

Le psychotique pose des questions essentielles ou fondamentales que nous avons, à tort ou à raison, oubliées. Et, lorsqu'elles ressurgissent grâce aux « fous », elles causent en nous un malaise, parce qu'elles **attestent de la souffrance liée à l'existence humaine, et à l'humanisation elle-même.** Par exemple, des questions qui reviennent très souvent chez les psychotiques sont : « *suis-je vraiment humain ?* », « *est-ce que je vis vraiment, ou est-ce seulement une fausse vie ?* ».

Le psychotique a une réelle difficulté par rapport à ce qui fait le fondement de nos Droits de l'Homme c'est-à-dire, *se voir du point de vue d'un autre*, chose qui ne va pas de soi. Nous interprétons comme des incapacités ce genre de fonctionnement différent du nôtre, mais cela n'empêche pas que le psychotique puisse être intellectuellement très fort et à même de disserter sur les Droits de l'Homme...

*J-MD: Quel rapport faites-vous entre philosophie et psychanalyse ? Vous savez que certains philosophes tels que Sartre, ne voulaient pas entendre parler de psychanalyse, l'inconscient se ramenant à une « mauvaise foi »... (bien qu'à la fin de sa vie, il changea un peu de point de vue.)*

La psychanalyse apporte un regard nouveau sur la réalité humaine en **restituant la face obscure, affective, pulsionnelle qu'oublie la philosophie adepte de la pure spéculation.** Par la psychanalyse ou par la proximité avec ceux que l'on dit fous, on retrouve le contact avec la part souffrante oubliée, avec ce qu'il en coûte d'être adapté à la

civilisation. Mais la psychanalyse est instructive également pour comprendre le sujet de la pensée et du langage lui-même.

Ricoeur disait que le sujet doit « *passer par la psychanalyse* » pour mettre à l'épreuve son cogito, sa déclaration d'existence. Le philosophe doit se laisser déposséder de l'origine du sens. La psychanalyse serait donc **la réponse adéquate au refus de la part de la modernité, de ce qui est insu, de ce qui échappe au sujet conscient.** Le cogito auto-constituant (de Descartes, par exemple) est un déni de la division du sujet, qu'il nous faut pourtant reconnaître.

Selon Marcel Gauchet et Stanley Cavell (et je suis d'accord) le seul cogito véritable s'appuie sur l'inconscient car le « *cogito blessé* », pour reprendre le terme de Ricoeur, admet la part étrangère ou inconsciente qui divise le sujet et qui témoigne seule d'une vie de l'esprit. Sinon, le cogito transparent à lui-même et à ses opérations réduit le cerveau à une simple *machine cybernétique* et le sujet à un "pilote de la machine".

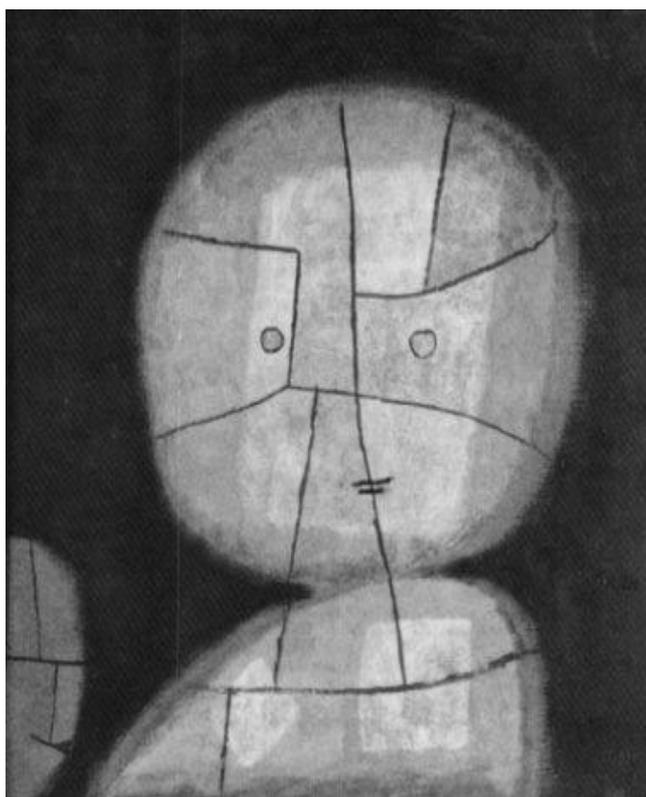
*J-MD: Nadeau écrivait que les « questions essentielles » auxquelles étaient confronté Artaud relevaient aussi de « notre vie à tous ». Pourtant, la philosophie, chez Descartes par exemple, exclut la possibilité que le philosophe considère le psychotique comme son semblable. Qu'est ce que la folie a à apprendre à la philosophie selon vous ?*

Les psychotiques doutent de leur humanité, ou plutôt croient savoir qu'ils ne sont pas vraiment humains. Ils montrent à tous ce qu'il en est de la précarité de notre humanisation, et de la précarité subjective. Les névrosés, eux, n'en doutent pas vraiment. **Notre doute a quelque chose d'un luxe, parce que nous avons la chance que**

**nos doutes soient appuyés sur des certitudes de base.**

La névrose fonctionne souvent comme une « *défense* » contre des questions existentielles qui ravagent les psychotiques, contre une douleur individuelle d'exister, ou d'exister dans l'isolement métaphysique indépassable, qui est intolérable. *C'est parce que nous sommes certains d'être humains que nous pouvons supporter de nous demander, par simple spéculation, si nous le sommes vraiment.* Au lieu de se poser ces questions de façon seulement intellectuelle, si le philosophe se les posait réellement, il serait aussi ravagé que les psychotiques. Certaines psychanalyses conduisent à ce point d'extrémité radical. Il est certain que je ne vais pas conduire les personnes en qui je sens certaines fragilités dans des zones où il y aurait par trop de précipices sur le chemin. Mais il serait bon de **savoir que nous frôlons tous de tels précipices** au lieu de continuer, comme le dit Pascal, à *nous aveugler volontairement.*

Propos recueillis par Marion Devosse et J-Marc Delaunay



**Buste d'enfant – Paul Klee 1933**



## Descartes, méditation I : « *Mais quoi ? ce sont des fous, et je ne serais pas moins extravagant, si je me réglais sur leurs exemples.* »

Cette petite phrase est sans doute une de celles qui ont donné lieu au plus grand volume de commentaires, en comparaison du rôle relativement anodin qu'elle avait dans le texte original. A la suite de *Michel Foucault*, *Jacques Derrida*, *Jean-Marie Beyssade*, un grand nombre de philosophes ou d'historiens de la philo ont pris position dans la querelle qui opposait Foucault et Derrida essentiellement, afin de savoir si Descartes avait ou non **exclu le fou du champ de la philosophie**.

Les querelles de l'histoire de la philo paraissent très souvent surannées et hors de propos pour qui veut penser le monde et l'humain aujourd'hui. On a tendance à vouloir dire à notre tour de Foucault et Derrida : "*mais quoi ? ce sont des fous, de débattre avec autant d'acharnement* sur un point qui nous restera pour toujours obscur, Descartes étant décédé et ne pouvant donner raison ni à l'un ni à l'autre. *Et je ne serais pas moins extravagant, si je me réglais sur leurs exemples*, en m'intéressant moi aussi à comprendre exactement ce que le texte des Méditations signifie" ! Ne reculant pas devant le risque de l'insensé, c'est pourtant ce que nous nous proposons de faire...

*"Et comment est-ce que je pourrais nier que ces mains et ce corps-ci soient à moi ? Si ce n'est peut-être que je me compare à ces insensés, de qui le cerveau est tellement troublé et offusqué par les noires vapeurs de la bile, qu'ils assurent constamment qu'ils sont des rois, lorsqu'ils sont très pauvres ; qu'ils sont vêtus d'or et de pourpre, lorsqu'ils sont tous nus ; ou s'imaginent être des cruches, ou avoir un corps de verre. Mais quoi ? ce sont des fous, et je ne serais pas moins extravagant, si je me réglais sur leurs exemples"* (trad. duc de Luynes).

Dans le mouvement du doute radical qui ouvre les *Méditations Métaphysiques*, Descartes évacue étape par étape tout ce qu'il croit savoir avec certitude, **débarasse la pensée** de tout ce qui en elle peut présenter le moindre doute. Mais au moment où Descartes compte remettre en question l'existence de son corps, après avoir déjà rejeté le témoignage des sens en ce qui concerne les objets éloignés, il se fait à lui-même l'objection, *que douter de son corps reviendrait à considérer que l'on est fou*.

L'objection est surmontée grâce à l'expérience du rêve, « presque indiscernable de la réalité », qui nous fait parfois croire que nous marchons alors que nous sommes endormis, et donc pour l'auteur est une **raison suffisante de douter de notre corps**. Le doute continue, par la remise en cause des vérités mathématiques, le Dieu trompeur, le malin génie, pour arriver au noyau indubitable du savoir, *ego sum, ego existo*, le "cogito" (noyau qui contient en puissance, on le sait, l'arbre de la philosophie...).

C'est sur cette petite objection : "mais quoi ? Ce sont des fous !", venant un instant ralentir la marche de destruction des idées reçues, que Michel Foucault va s'appuyer, dans son *Histoire de la folie à l'âge classique* (1961), pour soutenir la thèse du "*grand renfermement*", selon laquelle, alors qu'à la Renaissance **la possibilité de la folie est au cœur des réflexions des philosophes** (cf Montaigne, Erasme), au XVIIe siècle en revanche la folie est rejetée à l'extérieur du sujet raisonnable, qui n'a plus rien à voir avec elle. Selon Foucault, le pas en arrière de Descartes, au moment de douter de sa différence d'avec le fou, est **le symptôme de la rationalité moderne**, comme sa condition de possibilité. Le sujet moderne est sauvegardé du risque d'être fou, par la simple décision de ne pas l'être : « *il serait extravagant de supposer qu'on est extravagant* ». Selon Foucault, le doute n'est donc pas absolu avant de buter sur l'évidence que *je suis, j'existe*. La pierre de touche de la rationalité se fonde d'après lui sur une première « vérité », ou plus exactement un premier refus du doute : *je ne suis pas fou*. Implicitement, le cogito suppose déjà la conviction d'être sain d'esprit.

Jacques Derrida, en 1963 et 1967, critique cette lecture du passage de la première Méditation, en considérant, lui, qu'il ne s'agit pas pour Descartes de rejeter la folie comme "*mauvaise raison de douter*" (ce que comprenait Foucault), mais simplement de « faire semblant » de donner raison au dogmatique, avant de le faire **basculer irrémédiablement dans le scepticisme**, avec l'argument du rêve. La comparaison de celui qui doute de son propre corps à un fou serait donc selon Derrida une manière de donner plus de force à la démonstration qui suit, en feignant de donner raison au tenant de la santé mentale contre la folie. Effectivement, l'argument du rêve, s'il est validé par l'interlocuteur, englobe largement la possibilité de la folie : « j'ai coutume de me représenter en mes songes les mêmes choses, ou quelquefois de moins vraisemblables, que ces insensés, lorsqu'ils veillent ».

### Le fou(cault) des cartes

Selon Derrida, ce passage est la preuve que chez Descartes encore, **la folie est considérée comme parfaitement concevable pour le sujet**, à cause de l'expérience du rêve : « la raison cartésienne, loin d'exclure ce qui diffère d'elle, reconnaît la présence éventuelle, menaçante, jusque et y compris en elle, de cette lumière noire, non naturelle, qu'est la folie ». Descartes emporte avec lui dans son doute hyperbolique *la possibilité et donc la supposition de la folie*. **Non seulement le cogito est possible même en supposant que je sois fou, mais il se base sur une supposition qui englobe la folie** : « Avec Descartes la folie perçoit en elle son autre : la fissure de la folie est interne à la raison ».

Dans un article de 1973 paru dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, J-M Beyssade prend à son tour part au débat. S'il reconnaît avec Derrida que l'argument du

rêve viendra emporter et dépasser la possibilité de la folie, il lui reproche de lire dans la méditation des voix séparées qui se contrediraient par simple intérêt rhétorique. Si la chose est envisageable dans un dialogue comme la *Recherche de la Vérité*, où Poliandre et Eudoxe incarnent les rôles antagonistes du dogmatique (la *doxa*) et du sceptique (cartésien), en revanche dans les Méditations il n'est pas question de feindre : comme processus individuel de recherche d'une vérité, **on ne saurait y lire la présence d'une stratégie visant à surprendre autrui**. L'objection *Mais quoi ? Ce sont des fous*, est donc à mettre au compte du sujet lui-même : ce n'est pas, comme le croyait Derrida, *un autre qui pense* quand surgit la peur d'être assimilé à un fou. Descartes accepte donc *réellement* de rejeter (temporairement) la possibilité d'être fou.

Mais comment comprendre que le philosophe, qui sait déjà qu'il va finir par douter de son corps, puisse prendre au sérieux une objection telle que : « je ne serais pas moins extravagant, si je me réglais sur leurs principes » ? Beyssade fait alors appel au texte latin, « minus ipse demens viderer ». Videri = avoir l'air. Il retraduit donc : « je ne paraîtrais pas moins extravagant... ». Alors le sens s'éclaire : Descartes ne rejette pas la supposition d'être fou, parce que ce serait réellement être fou soi-même (position dogmatique), mais au contraire, **parce qu'une telle supposition pourrait sembler extravagante**. Derrida n'avait donc pas totalement tort en voyant une pluralité de points de vue dans ce passage des méditations, mais ce n'est pas une pluralité de voix : c'est toujours Descartes qui parle, mais il cherche à convaincre le lecteur, et à lui présenter des positions qu'il puisse accepter. Voilà pourquoi



la possibilité de la folie est rejetée par Descartes (car pas assez convainquante pour l'esprit non philosophe), **alors même qu'il la considère, du moins à cette étape des Méditations, comme parfaitement recevable**.

Si ce passage de la première *Méditation* peut en effet être interprété comme un signe de l'ère du temps de Descartes, où la possibilité de la folie devient de plus en plus difficile à faire avaler à ses interlocuteurs, en revanche *il paraît totalement infondé d'incriminer Descartes lui-même d'avoir un a priori sur ce point*. La sixième *Méditation* viendra rétablir l'existence des choses matérielles, dont notre corps, et également la possibilité de distinguer entre les perceptions fausses et vraies. Les perceptions justes sont reconnaissables, en ce qu'elles sont claires et distinctes, des illusions, c'est-à-dire des perceptions des fous ou les nôtres quand nous nous trompons, car Dieu nous a donné la puissance de percevoir le vrai, en même temps que la liberté de mal juger. Mais au moment du doute hyperbolique, le fou est accueilli de même que le sain d'esprit dans le **strip-tease cognitif qui conduit au cogito**. Le fou a beau délirer, *il n'en reste pas moins qu'il pense, et donc qu'il est une chose qui pense*. Mais sera-t-il capable de s'en rendre compte ? Laissera-t-il

le sain d'esprit seul poursuivre sa route de reconstruction des vérités ? *Ou au contraire ne serait-ce pas le fou qui se croirait réduit à une chose qui pense, et le sain d'esprit qui refuserait de ne se croire qu'un âme ?* Quoiqu'il en soit, il faut dire avec Michel Foucault et Descartes, enfin réconciliés, que « *de l'homme à l'homme vrai, le chemin passe par l'homme fou* »...

Jean-Marc Delaunay  
janmach1@hotmail.fr

## LE CAS NIETZSCHE : les dernières années (1889-1900)



Les onze dernières années de la vie de Nietzsche ressemblent à une véritable tragédie ; une tragédie dominée par **l'amour étouffant de sa famille** allant jusqu'à pulvériser son œuvre. Comment une mère pieuse, fervente catholique, peut-elle comprendre le génie de l'« éternel retour » ou celui du « Dieu est mort » ? Comment une sœur, mariée au général Förster, activiste de l'antisémitisme, peut-elle lire les œuvres de son frère sans se détacher de l'œuvre aryenne qui la fascine ? Les dernières années de la vie de Nietzsche tournent autour de ce puissant trio où l'amour sombre dans le mortifère.

Quel est le *deus ex machina* de cette tragédie ? Que s'est-il exactement passé ? Comment Nietzsche est-il devenu fou ?

On sait que l'œuvre de Nietzsche est sans cesse marquée par le champ lexical de la maladie. Entré comme professeur de philologie à l'âge de 25 ans, Nietzsche se désiste très vite de cette tâche, après 7 années de professorat, pour raisons de santé. En effet, en 1876, de fortes migraines l'empêchent de travailler



et il souffre des yeux. Il obtient l'autorisation de l'Etat et perçoit une faible pension. A 32 ans donc, il mène une vie de voyages et d'errance. Ses correspondances sont rongées par le vocabulaire de la maladie et de la souffrance : 1877

« Ma santé a encore été très mauvaise, presque désespérée [maux de tête] » (lettre à sa mère) ; 1879 « J'ai échappé plusieurs fois aux portes de la mort, mais au prix d'effroyables tortures » (lettre à Paul Rée) ; 1880 « Mon existence est un fardeau terrible que j'aurais depuis longtemps rejeté, si je ne faisais, dans cet état de souffrance et de renoncement presque absolu, les essais et les expériences les plus instructifs dans le domaine intellectuel et moral » (lettre au Dr Eiser) ; et, surtout en 1883, il écrit à son fidèle ami Overbeck à propos de sa sœur « Je suis finalement la victime d'un impitoyable désir de vengeance, alors que mon mode de pensée le plus intime a justement renoncé à toute vengeance [...], **c'est ce conflit en moi qui me rapproche [...] à grands pas de la folie** ».

.../...

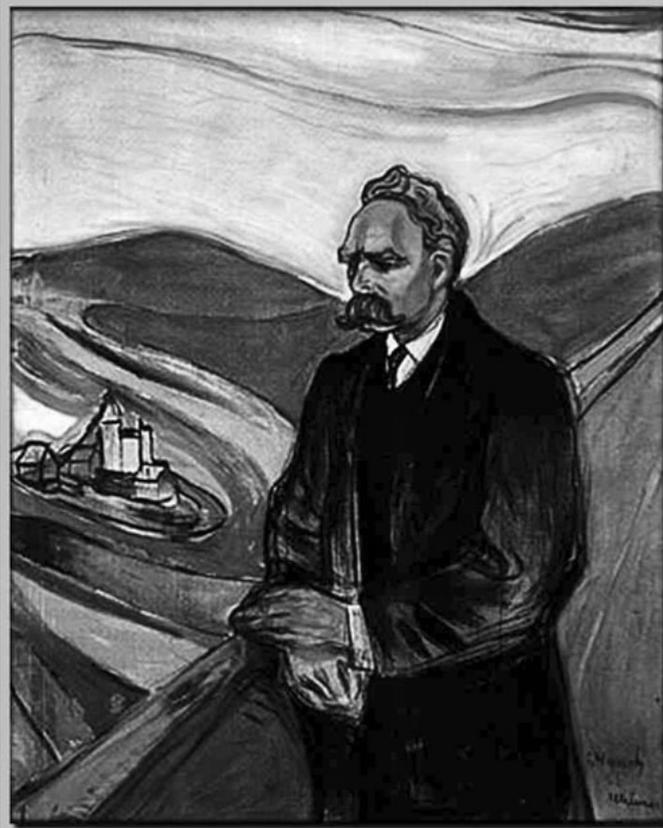
Si Nietzsche est conscient que ses œuvres sont étroitement liées à la souffrance, ce n'est pas que sa philosophie soit réductible à la maladie mais c'est que la vie, elle-même, est, comme le dit Deleuze, une « transmutation des valeurs » où alternent santé et souffrance. Cette alternance constitue, selon Nietzsche, **l'intersubjectivité secrète de chaque individu**. La santé permet une évaluation sur la maladie ; la maladie permet d'évaluer la santé. Cette légèreté dans le déplacement est le signe de la « grande santé ». C'est pourquoi Nietzsche peut dire jusqu'au bout (c'est-à-dire jusqu'en 1888) : « je suis le contraire d'un malade, je suis bien portant dans le fond » — l'importance de son œuvre ne témoigne-t-elle pas, à cet égard, d'une « grande santé » ?

Pourquoi un tel paradoxe ? C'est que tout est masque chez Nietzsche. Sa santé est un premier masque pour son génie ; ses souffrances, un second masque pour son génie et sa santé. Il n'y a pas de « Moi » qui soit unique ; il y a derrière le « Moi », des puissances négatives et positives qui forment une force de vie ou une force de pensée. Il y a, chez Nietzsche, une pluralité de masques (celui de la vertu, du mensonge...). Il y a le masque de la folie : « Et parfois la folie elle-même est le masque qui cache un savoir fatal et trop sûr » (*Par-delà le Bien et le Mal*).

Le masque de la folie correspond au moment où l'homme coïncide avec la mort et où, dans cette in-existence, les masques cessent de s'interchanger. Le masque de la folie est, par conséquent, rigide : « Hélas ! Accordez-moi donc la folie, puissances divines ! [...] **Donnez-moi des délires et des convulsions !** [...] L'esprit nouveau qui est en moi, d'où me vient-il s'il ne vient pas de vous ? Prouvez-moi que je vous appartiens ! — La folie seule me le démontre. » [...] Il y avait à Jérusalem de grands établissements d'aliénés pour les saints naufragés, pour ceux qui avaient sacrifié leur dernier grain de raison. » (*Aurore*, I, 14). Nietzsche devenu dément, c'est précisément Nietzsche ayant perdu cette mobilité, cet art du déplacement, de la transmutation des valeurs, **ne pouvant plus par sa santé faire de la maladie un point de vue sur la santé !** Cette rigidité de la folie, Nietzsche la nomme « situation comique », comme une bouffonnerie dernière.

Si Nietzsche parle de la folie dans son œuvre, c'est probablement parce qu'il sentait ce moment inéluctable, dû au dégoût qu'il éprouvait envers sa sœur. Et s'il ne parvient pas à s'en détacher, c'est parce que sa mère s'efforce de renouer les liens de la fratrie. Les premières manifestations de délire dans la vie de Nietzsche datent du début de l'année 1889. D'abord, il y a les « billets de la folie » : Nietzsche envoie des billets alarmants à nombre de ses amis (dont le roi Umberto d'Italie !) où il signe « Le Crucifié », « Dionysos », « Nietzsche-César »... Overbeck arrive le 8 janvier chez Nietzsche : « J'aperçois Nietzsche recroquevillé

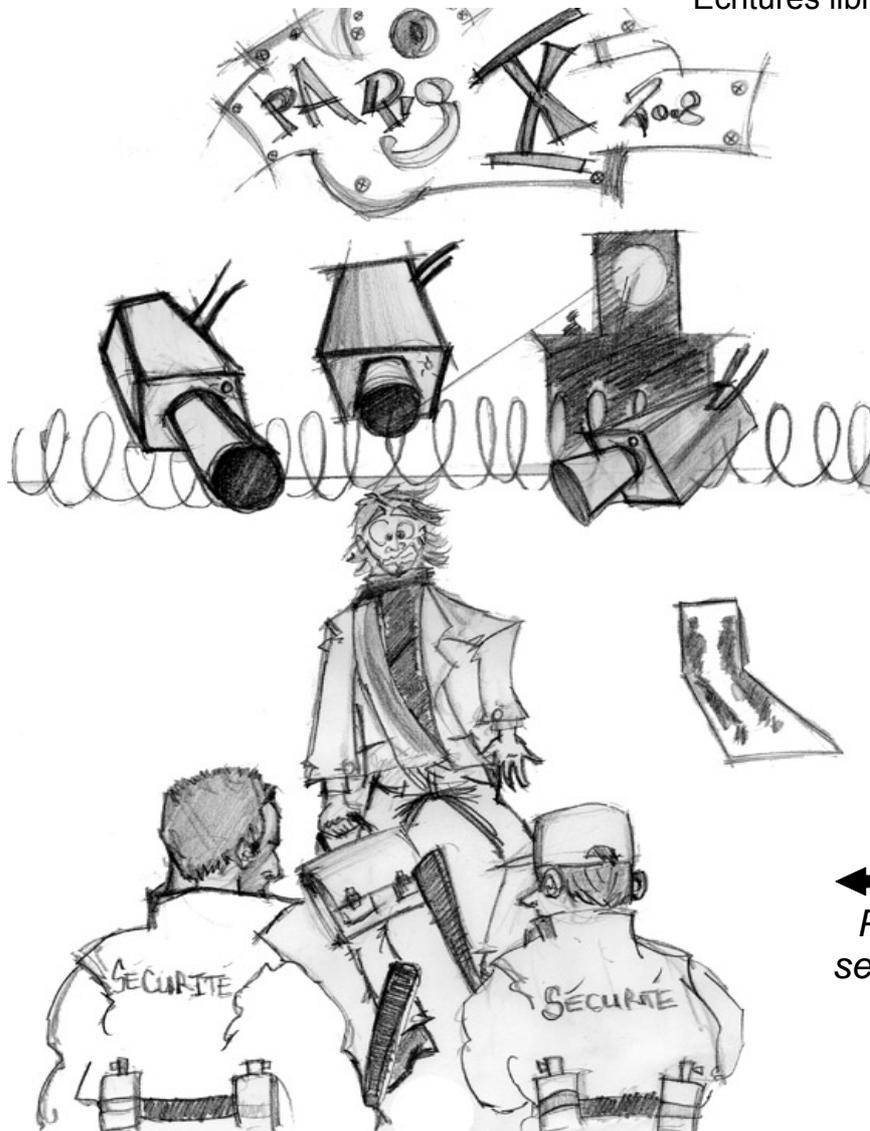
dans le coin d'un sofa, en train de lire [...] les épreuves de *Nietzsche contre Wagner*, horriblement défait ; il me voit et se jette sur moi en m'enlaçant avec véhémence, il m'a reconnu et fond en larmes ; puis retombe sur le sofa, en proie à des convulsions ». Nietzsche est accueilli à la clinique psychiatrique de Bâle et les médecins diagnostiquent une « paralysie progressive ». A partir de 1889, Nietzsche perd progressivement la raison. Il est encore capable de garder la mémoire du passé, de jouer du piano mais, en revanche, incapable de garder la mémoire du présent ; il est incapable de reconnaître ses amis et, bientôt, sa mère. Il mène alors une existence purement végétative entretenue par sa mère puis, à la mort de celle-ci, par sa sœur. Les journées se succèdent pareilles à elles-mêmes : toilette, promenade après déjeuner et le reste du temps, **Nietzsche est assis sur une chaise à bascule et murmure des choses inaudibles. A 45 ans !**



Nietzsche selon E. Munch en 1906

Quel destin se joue alors sur son œuvre pendant sa folie ? Sa mère gère d'abord le patrimoine philosophique mais sur l'insistance de sa fille (qui avait fondé avec le Dr Förster une colonie aryenne au Paraguay), elle lui délègue les fonctions ; c'est que l'éditeur Naumann réclame ses dettes. La mère de Nietzsche ne pouvant payer, sa sœur propose de s'en charger et parvient à négocier. Peu à peu, **Elisabeth a la mainmise sur les œuvres de son frère**. Elle sollicite les amis de Nietzsche pour faire publier certains textes inédits. Cependant, Overbeck, sans jamais manquer de dignité envers Elisabeth, refuse. Le professeur de philosophie, Steiner, engagé par Elisabeth pour l'entretien des archives, tente de lui expliquer les concepts de la philosophie de Nietzsche, mais en vain : Elisabeth refuse de comprendre et **instrumentalise l'œuvre de son frère en vue du national-socialisme**. Elle fonde le « Nietzsche-Archiv » à Weimar. Certains amis de Nietzsche rompent tout lien avec celle-ci. Lou von Salomé, considérée comme le disciple spirituel de Nietzsche, tente de dénoncer la mainmise d'Elisabeth sur l'œuvre de son frère et écrit un livre, très beau, sur sa philosophie. En 1897, la mère de Nietzsche meurt et Elisabeth s'ingénie à bâtir un culte autour de la philosophie de son frère. Elle brosse de lui, dans ses correspondances, des portraits splendides alors que Nietzsche, selon les termes d'Overbeck, n'est plus qu'« un noble animal blessé à mort ». Elisabeth fait venir des sculpteurs et des peintres de talents pour accentuer la mythification du philosophe. Mythification que le philosophe aurait mille fois déplorée ! Nietzsche meurt enfin en janvier 1900 et il est enterré dans le caveau familial. Le buste de Nietzsche repose désormais dans les bureaux de Hitler, lequel a dû faire mine de comprendre qu'il y avait un lien entre l'idéologie nazie naissante et les œuvres du philosophe... Quelle est la véritable folie de cette tragédie : celle de Friedrich Nietzsche ou celle de sa sœur Elisabeth Förster-Nietzsche ?

Marion Devosse - mariondevosse@hotmail.com



## Le Cas $\varphi$

Aux philosophes manque, hélas ! le médecin.  
 – Cas d'école : « Infection de pure connaissance ».  
 Tumeur d'Idée, encor bénigne à la naissance,  
 Mais le délire abstrait déjà rongé en son *Sein*...

Bientôt, l'âme patiente expulse un corps malsain ;  
 Substance, Sujet, Moi – la dégénérescence  
 Bourgeonne de concepts, court d'essence en essence...  
 Les textes contagieux spéculent par essaim !...

– Dans l'ordre des savoirs, Symptomatologie  
 Pourrait bien supplanter l'antique *Ontologie*...  
 Les problèmes de l'Être enfin seraient traités.

Et l'on rirait plutôt du grotesque visage  
 Grimaçant de logique et de raison... – *Sentez*  
*Saillir l'œuvre de fou sous le travail du sage !*

A. le fameux anonyme des forums de [lapholie.free.fr](http://lapholie.free.fr)  
 a \_\_\_\_\_@hotmail.fr

← *Paris X 2008*  
*Psychose à Nanterre*  
*selon Nicolas Musique*

### Lisons ensemble avec le professeur Brejnev

Ce mois-ci, le point numero 1 du *Tractatus logico-philosophicus* de L.Wittgenstein

« 1. – *Le monde est tout ce qui arrive.* » nous nargue de but en blanc le sieur Wittgenstein, voilà qui n'est pas très charitable. Que de travail pour accomplir l'effort de compréhension de ces premiers mots ! Mais ne vous tourmentez point, ôtez les mains de votre tête et cessez ce rôle inhumain, **le professeur Brejnev est là.**

D'abord « 1. ». Si on omet la ponctuation – car le point n'est là que pour éviter que le 1 ne devienne lui-même exponentiel, en dehors de la volonté de l'auteur – ce chiffre, le premier de l'alphabet numérique positif est à l'attention directe du **lecteur en quête de repère**. Le livre commence par le début. L'action ne se situe pas *in medias res*, « dans l'action », contrairement au livre *les Frères Karamazov* par exemple qui ne commence pas par le chiffre 1. Le tiret qui suit amène le contenu sous-entendu par l'introduction numéralogique.

Avant d'entamer l'analyse proprement dite de ce qui nous intéresse, c'est-à-dire ce que veut nous transmettre par un ensemble de lettres ordonnées en mots qui forment eux-mêmes une phrase, afin de soumettre une pensée, Wittgenstein, je tiens à préciser avant que l'analogie ne soit irréparable que votre serviteur **n'a de rapport que patronymique** avec Leonid Brejnev. La ressemblance s'arrête là, il ne sera pas question ici du régime soviétique, qui soit dit en passant souffrit du passage de cet homme. Pour être de mauvais goût, on dira que là où Brejnev est passé, le régime n'a pas repoussé. Passons.

« Le » est un article qui, heu... singularise ce à quoi il est rattaché... ici : « monde ». « Le monde ». C'est-à-dire **l'endroit où l'on vit**, le seul endroit au monde, éprouvé scientifiquement, dans l'univers où la vie a pu immigrer, en attendant d'autres terres plus accueillantes. Dans la pensée de Wittgenstein, ...mais avant d'entrer dans les détails, je tiens à m'excuser pour mon aparté sur Brejnev. Il était sans doute superflu, Léonid est mort et il n'a jamais écrit dans une revue de philosophie, il n'y avait donc pas de confusion possible. C'est dans un esprit de clarté que j'ai tenu à digresser, mais peut-être cela alourdissait mon essai. (alourdissait... c'est un mot d'esprit parce que dans digresser, il y a graisser dix fois, de graisse, vous voyez ?). Le monde est tout ce qui arrive, bien sûr, car qu'est-ce qui peut m'arriver de pire ? Est toujours jumelé avec le monde. Ainsi, l'allocution : « **qu'ai-je bien pu faire au monde pour mériter ça ?** ». Et voilà, mission accomplie, encore un mystère de la philosophie élucidé grâce aux bons soins du professeur Brejnev, à bientôt pour la suite. Et comme le dit si lestement Flaubert : « Et moi aussi ! Qu'il vienne ! Allez le chercher ! ».

Traduit du russe par Arthur Lemasson - [dlmoldavia@hotmail.com](mailto:dlmoldavia@hotmail.com)



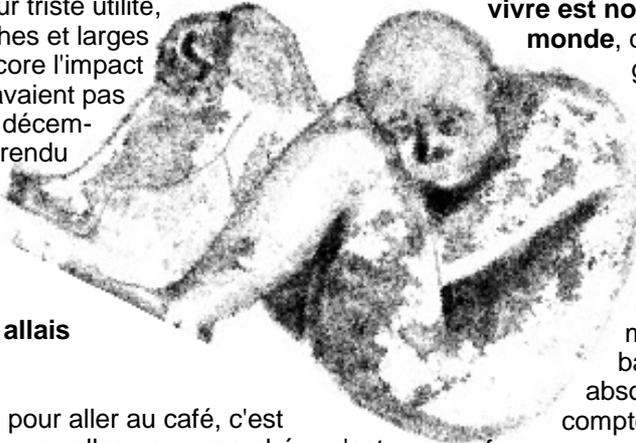
# Je n'entrais plus dans mes habits

## Chapitre I



*Cet exercice fantaisiste constitue l'introduction à un roman en cours de rédaction, d'inspiration tout aussi fantaisiste, au sens idiot du terme - n'y voyez pas une référence. Combien cette fantaisie-là, me semble exprimer mieux le sentiment doucement paranoïaque qui vient à me-nous bercer, en ces temps d'intense mobilisation, pour des causes de plus en plus lointaines, imprécises, fuyantes, comme en phase d'estompement. Soyez clément avec le nouvelliste. Merci. N. T. J.*

Réveillé et levé trop longtemps après l'aube, m'apprêtant à courir au café le plus proche, je m'aperçus un jour que je ne rentrais plus dans mes habits. Non pas que j'eusse forcé. Au contraire je n'avais cessé de maigrir ces derniers mois – à force de m'aigrir pour ainsi dire à courir de travers au plus proche café, à hurler dans les cours, à boire à jeun, j'avais perdu du poids. Non simplement j'étais trop grand, trop gros, que sais-je, cela ne se voyait pas, mais mes habits sentaient : je ne leur convenais plus. Comme un gant trop petit ou une femme trop étroite refuse sa chaleur à nos froids arguments, je ne pouvais les mettre. C'était pourtant les mêmes que la veille, jetés sur un dossier et froissés de l'abandon. Au matin j'avais pu les enfiler sans heurt et m'en défaire le soir. Mes vêtements étaient vieux, rompus jusqu'à la corde à leur triste utilité, cartonnés de sueur mais lâches et larges à souhait, et portant âcre encore l'impact des puanteurs du jour. Ils n'avaient pas plus changé qu'un vêtement décemment ne le peut en une nuit, rendu sec et glacé à son maître blafard, mais jamais trop fâché, le labeur accompli, qu'il rejoigne à la nuit d'autres draps. Ils n'avaient pas changé, mais **je ne leur allais plus, tout simplement.**



Se promener tout nu pour aller au café, c'est comme se lever tard pour aller au marché, c'est extrêmement mal vu. Les gens, eux, toujours eux, sont tous des excentriques. A eux non plus je ne leur allais plus. A mon corps déployé hors de cette intimité moite qui fait de nos vêtements nos premiers concubins, le citadin ravi exulte d'impudeur, des dames s'interloquant se retournent pour bien faire voir qu'il n'y a là rien de bien excitant qui puisse choquer leurs règles boudeuses, et le reste s'en fout, quoique **marquant parfois la frontière qui sépare encore son attitude de la plus parfaite indifférence par une franche et sincère antipathie.** Antipathie qui, et c'est à noter je crois, se manifeste paradoxalement avec d'autant plus d'acuité qu'on aborde des lieux couverts – le plus haut point étant le métro où j'eus même une quasi altercation. Mais c'était prévisible comme je l'ai déjà dit. Ce qui est plus étonnant par contre c'est que, mon corps grandi, il ne me rentrait plus non plus dans l'âme, étroite et repliée, morte de honte qu'elle était. Ce qui prouve encore une fois que tout n'est question que d'ajustement. Les médecins, ces mécaniciens de l'âme qui ont la triple tâche d'ajuster l'âme au corps, le corps à l'âme et le tout au monde tout entier, m'ont dit ça justement : je suis mal ajusté.

**C'est du délit de faciès que d'appeler chacun Madame ou Monsieur.** En étant nu au moins j'avais permis à tous d'en éviter l'impair. C'est d'ailleurs ainsi sans se tromper que le serveur m'a dit : « - Monsieur je ne sais pas si on sert les gens nus ». Alors j'ai dit : « - Monsieur » - sans véritable délit mais juste par convention encore que de mauvais gré en un ambigu *flatus vocis* - « veuillez remarquez cependant que je me couvre ». Et en effet faisant mine de lire, j'avais posé sur mes genoux un journal, très

mauvais du reste quoique de parution nationale traitant fort mal la question chilienne qu'il n'effleurait qu'à peine sous un titre pourtant relativement prometteur. Et je dis cela au passage sans m'engager plus avant dans une analyse dont je ne saurais assurer bien longtemps ni la poursuite ni l'intérêt, les articles de journaux – au moins pour ce qui est des journaux français – sont souvent intitulés surtout dès lors qu'il ne s'agit pas d'une nouvelle terrible ou sensationnelle, c'est-à-dire dans leur majorité, d'un plus ou moins heureux jeu de mot qui, s'il confère à l'article une extraordinaire attractivité, est généralement dépourvu de tout second degré et pour ainsi dire volontairement de toute forme d'humour. Toujours est-il qu'on me servit, non sans amabilité, **ce qui prouve encore une fois que le savoir-vivre est notre dernier recours contre l'acidité de ce**

**monde,** quoique ce soit à l'évidence en parfait bourgeois que je dise cela, puisqu'en l'occurrence, outre mes chaussures, je m'étais muni de mon portefeuille, sans quoi naturellement aucun café au monde ne vous servirait, même habillé. Je sais bien sûr qu'il existe des cafés où l'on vous sert gratuitement pourvu que vous soyez nu, mais il me faudrait pour cela être extrêmement beau, savoir danser et user très librement de mon corps, et surtout avoir été embauché dans un de ces cafés, ce qui n'est absolument pas le cas. Je me rendais bien compte en fait du burlesque de la situation : face au comptoir et gêné du regard de la patronne dans mon dos, essayant sans succès de débattre de l'article sur mes genoux avec le serveur qui ne semblait pas souhaiter soulever la question chilienne, **je me sentis lamentable.**

Là intervient le point central de mon récit, dont jusqu'ici la lamentable truculence n'a résidé qu'en son burlesque même, masquant indignement la périlleuse entreprise de l'homme de science qui donne à voir, au-delà du commun, l'irrésistible démonstration de la richesse du vivant par le vivant lui-même. Parti du café moins d'un quart d'heure après y être entré et rompant ainsi avec l'immuable assiduité qu'exige le lieu, **je rencontrai Herardt,** charmant sexagénaire, vénitien d'origine.

Il me dit que se mettre à nu était un travail peu apprécié hors des plages et des dancing, c'est-à-dire que c'était sinon impossible, du moins dangereux. Je lui répondis que ce n'était pas un travail, mais une nécessité qui me mettait en cet état où il me voyait. Il me dit que c'était bien souvent la nécessité aussi qui poussait à travailler de la sorte. Je lui dit que malheureusement oui, mais que ce n'était en l'occurrence, malheureusement encore, **qu'une nécessité des moins rentables.** Il me dit qu'il fallait de tout pour faire un monde. Je lui répondis que oui et que c'était d'ailleurs pour ça que certains manquaient de tout pour faire leur monde. Il me dit que oui et que c'était le lot de ceux qui ne manquaient de rien de tout manquer. Je lui dis que oui et que l'expression est bien mal choisie lorsqu'on dit de ces gens là qu'ils ne manquent pas d'air. Il me dit que oui et que lui-même n'avait plus peur d'être prétentieux, si ça lui permettait de ne pas étouffer. Je lui dis que oui, mais que

pour ce qui était de mon corps j'étais sans prétention. Il me dit que non car le corps est la première des prétentions. Comme je lui concédais cela, il me dit que j'irais loin. Et nous n'allâmes pas loin, puisqu'il habitait là et qu'il m'y invita.

L'inavouable perspective de sentir mon cul nu coller au cuir d'un canapé avait ceci de particulier qu'elle m'enchantait. Car le cuir ne garde du vivant que le meilleur, cette adhérence humide qui nous fait apprécier la compagnie des bêtes, mais sans en avoir ni la brutalité, ni la chaleur, définitivement pacifiée par l'humaine industrie. Le lieu sentait la morgue hantée et le foisonnement fin d'espérances gardées, quelque chose de classique en un peu moins démonstratif, le renfermé en somme. Le genre d'endroit, ni trop neutre, ni trop discret, qui convenait le mieux à mon état. Herardt participait de fait de beaucoup à l'atmosphère, dans ce sens qu'il avait l'atout et l'avantage de savoir bien répondre, quelle que soit la question et - je le sus de lui - quel que soit l'interlocuteur. Malgré les affinités entre nous qui avaient pu au prime abord le rebuter, voire, disait-il prudemment, lui déplaire, **il lui était rapidement apparu tout ce qui nous séparait, ce qui l'avait immédiatement rassuré** et l'avait bientôt engagé à m'adresser la parole. Les choses lui plaisaient à travers leurs altérités les plus prononcées, les plus interposées aux formes, même les plus élémentaires, de la communication. Après s'être intéressé de près aux autistes, aux tueurs en série, aux artistes, aux exclus de toutes les sociétés, rendus les plus typiquement et définitivement asociaux, il s'était pris d'intérêt pour moi « comme un collectionneur », disait-il. « Amateur » ajoutait-il un peu contrit. Je crains un instant être un cas de bien peu d'intérêt, étant donné, qu'excepté un léger froid avec ma garde-robe, dont j'avais du mal à me croire entièrement responsable, j'appréciais la société - au sens de compagnie, m'empressai-je aussitôt de préciser. Herardt sut bien vite me rassurer : l'époque était à la dépression. Or la dépression, si elle n'excluait pas en effet la multiplication des cas de névrose, ni l'amplification d'un isolement intolérable engendrant une intolérance proportionnée, - et quoi qu'en soi, elle fût un solide ferment d'asocialité -, n'allait **que rarement jusqu'à produire une folie réellement digne d'intérêt**. A l'heure de la banalisation du banal même, l'inouï s'abîmait. Il dénichait bien des cas, mais plus de perles : des hommes abattus qui battent leur femme - ou les abattent insinuai-je -, des gens seuls parlant seuls - j'en étais -, des sympathisants antipathiques qui font un combat d'une pathologie sociale - voulait-t-il parler de la démocratie ou de toute autre chose ? Je n'en sus pas plus. Même les pulsionnels n'avaient plus d'autre alternative qu'être sous pression ou sous anti-dépresseurs. On n'avait plus aucun

moyen de décompresser, à l'air libre. J'étais la preuve vivante que si, me dit-il. Je m'observai un court instant, là nous tombions d'accord, ce qui augurait pour notre amitié les meilleures suites.

Je lui demandai s'il s'était aussi intéressé aux autres espèces d'animaux et de plantes, dont certaines sont, paraît-il, d'une infinie étrangeté, notamment quant à leur forme, leur anatomie ou leur langage. Il s'était apparemment déjà penché de loin sur la question, mais se cantonna de répondre qu'il était humaniste, ce qui signifiait à vrai dire pour lui qu'on ne doit s'occuper que de l'homme et de la société qui le produit. J'essayai encore de lui parler de la fréquentation des pierres, mais elle ne lui parut vraisemblablement pas aussi étonnante, étant donné le peu de répondant que j'obtins. Tout en précisant bien que ce n'était en aucun cas une invite à me donner une considération démesurée, je lui demandai alors ce qu'il comptait encore faire de moi. M'observer, me dit-il avec un regard insistant, ce qui me troubla. Ainsi que parler avec moi, ce qu'il dit pour parler, puisqu'il voulait dire en fait, je le compris ensuite, parler plus particulièrement de moi. Je lui demandai alors s'il ne trouvait pas tout cela trop égoïste. Il me dit que oui mais jamais trop, **étant donné que c'était moi qui l'intéressait chez moi**. Je lui dis qu'en une époque comme la nôtre, celle de la société moderne à l'heure du capitalisme avancé, l'ampleur du moi était devenu un sujet plus que rebattu, au point que le moindre péquin qui pût posséder un téléviseur avait déjà accès au moyen de prospection le plus efficace pour saisir dans ses plus petites subtilités même la plus complexe des âmes occidentales. Il me répondit que si la phase de personnalisation marchande actuelle devait être considérée comme l'aboutissement romantique de l'extension unilatérale du moi, le moi n'était alors pas grand-chose à l'aune des trésors qu'était susceptible de receler l'individu, et qu'il ne manquait pas de deviner en moi, dans ce qu'il se disait être bien obligé d'appeler « toi », bien qu'il n'ait cessé jusqu'ici - et encore longtemps par la suite - de me vouvoyer. **Tout ceci me sembla brutalement très théorique**. Je le laissai à sa réflexion, et m'enquis de la solidarité qu'exigeait ce travail. Ne pensait-il pas que sa société me rendant plus semblable à lui, et lui à moi, comme deux pierres s'érodant l'une l'autre, nous concilia ? Que notre communauté scientifique pour ainsi dire qui faisait de l'un le sujet de l'autre, finît par faire perdre à l'objet son caractère d'irrésolu ? Il me répondit que l'on en n'était pas là, loin de là, et qu'il se faisait tard, ce qui, répété encore une fois, me signifiait obligeamment mon congé. (à suivre...)

Nicolas Tarik Jacquard - tariknicolas@yahoo.fr

## La Folie

La folie...Ce terme, cette étiquette effraie. Et pourtant, elle ne cesse d'être attirante. Elle est terrifiante parce qu'elle échappe à toute définition, puisque par nature, elle n'est pas rationnelle. Elle est au-delà de la raison posée et réaliste, au sens qu'elle est en dehors de toute norme, de tout code. Mais elle fascine, peut-être d'une part par cette étrangeté, cette monstruosité, au sens de différence.

Elle est aussi le rêve, voire même le fantasme de l'incompréhension absolue, de la différence ultime et sans mesure qui rendrait en dernière instance supérieur : la folie pour que l'artiste n'ait pas de comptes à rendre, la folie en tant que génie, inspiration, quasi divine. La Pythie en transe ou encore un mystique ayant des visions ne pourraient-ils pas être taxés de folie ? Pourtant, cela relève d'un contact inexplicable (et donc incontestable) avec une sphère qui nous dépasse, peut-être avec le divin.

La folie n'est pas seulement une force destructrice qui exclut de la société parce qu'elle met ses sujets dans des situations où les valeurs n'existent plus. Elle donne accès à un monde certes déformé, désaxé, mais qui a peut-être sa valeur artistique. Un « art pour l'art », n'existant que pour lui-même, puisque dès l'origine les liens avec le réel sont déjà rompus.

La folie, c'est aussi l'immense jouissance d'envoyer très loin, de donner congé aux préoccupations trop réalistes de la vie. On n'est jamais autant soi-même que dans ces moments là. A cet instant, je suis moi-même avant d'être comme les autres. La folie est le grain qui vient bloquer les rouages trop implacables de la vie. Elle donne l'illusion que l'on pourrait échapper à l'engrenage dans lequel la naissance nous a jetés. Peut-être nous sauve-t-elle du désœuvrement et de la dérive rationnelle.

Gaëlle Homont - ghomont@laposte.net

## L'élégance du hérisson - Muriel Barbery

Gallimard, 2006, 20€

« Par une froide journée d'hiver, un troupeau de porcs-épics s'était mis en groupe serré pour se garantir mutuellement contre la gelée par leur propre chaleur. Mais tout aussitôt **ils ressentirent les atteintes de leurs piquants**, ce qui les fit s'éloigner les uns des autres. [...] Ainsi, le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur propre intérieur, pousse les hommes les uns vers les autres; mais leurs nombreuses qualités repoussantes et leurs insupportables défauts les dispersèrent à nouveau. La distance moyenne qu'ils finissent par découvrir et à laquelle la vie en commun devient possible, c'est la politesse et les belles manières. » *Aphorismes sur la sagesse de la vie*, Schopenhauer.

À vous, philosophes, qui traitez inlassablement des sujets méga-complicés tels que la « *Weltanschauung des épigones kantians* » qui n'ont ni queue ni tête dans la vraie vie ! Ce roman nous invite à découvrir la beauté naïve du monde. Mais il intéressera surtout les philosophes qui veulent **se détendre et prendre du recul** par rapport à la voie qu'ils ont choisie.

Tout se joue dans un immeuble bourgeois. Deux narrateurs analysent les conduites de leurs voisins. Renée, 54 ans, concierge « veuve, petite, laide, grassouillette », « une haleine de mammouth » : bref, la caricature que l'on peut faire de la concierge d'immeuble. Mais, par-dessus tout, autodidacte, **ayant lu Husserl mais méprisant la phénoménologie**. Paloma, 12 ans, surdouée, adorant les mangas, méprisant les psychanalystes, dégoûtée du milieu bourgeois dans lequel elle vit, tient un journal où les jours l'invitent à rédiger ce qu'elle appelle « une pensée profonde ». Renée critique la fausse courtoisie et l'inhumanité des bourgeois de son immeuble qui viennent frapper à sa porte, tandis que Paloma critique son milieu familial et, en particulier, sa sœur Colombe, qui joue à l'intellectuelle-genre-je-m'en-foutiste depuis qu'elle **depuis qu'elle est entrée à « Normale Sup' »**, **section philosophie**, et qui s'habille comme une



en pensant que son intelligence ne peut être mise en doute.



Comment nos deux personnages vont-ils se rencontrer ? Il y a d'abord l'arrivée impromptue de Kakuro, cinéaste japonais, qui vient un peu bousculer la vie de nos deux personnages. Mais, cela se fera surtout grâce à Colombe. Un jour, cette dernière frappe à 7h00, une heure avant l'ouverture de la loge, pour demander un service à la concierge : réceptionner son **mémoire de philosophie qui porte sur « L'argument de potentia dei absoluta » selon Guillaume d'Ockham. La concierge, frappée par son** impolitesse, lui claque la porte au nez et c'est Paloma – bouc-émissaire de sa sœur – qui ira chercher le courrier, donnant lieu, de façon opportune, à leur rencontre. Voici, auparavant, le commentaire de la concierge lorsqu'elle reçoit le mémoire de Colombe : « Je suis toujours fascinée par l'abnégation avec laquelle nous autres humains sommes capables de consacrer une grande énergie à la quête du rien et au brassage de pensées inutiles et absurdes. [...] Je me demande comment tant de jeunesse pouvait se ruiner au service du néant. » ou encore « **La vérité n'aime rien tant que la simplicité de la vérité est la leçon que Colombe aurait dû retenir de ses lectures moyenâgeuses** ». Mais, rassurez-vous, elle se rattrape en suggérant qu'il valait mieux étudier la *Somme logique* de Guillaume d'Ockham, très peu explorée, et s'acharner plutôt sur le concept « de ce qui est insu à la conscience » comme élément le plus puissant de notre pensée...

Muriel Barbery, agrégée de philosophie, 37 ans, signe ici un second roman, plein d'humour et d'ironie mordante, prix Georges Brassens. Notons, au passage, qu'il est également possible de consulter son blog : <http://muriel.barbery.net>

Marion Devosse  
mariondevosse@hotmail.com

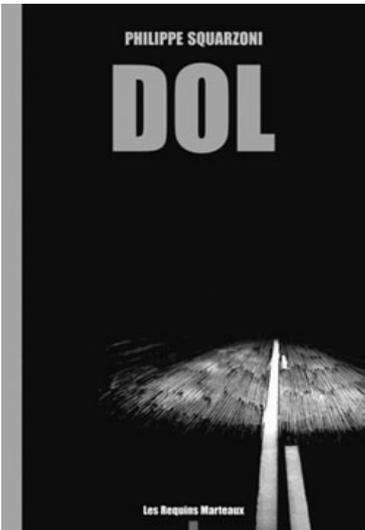
## Dol - Philippe Squarzoni - Les requins marteaux, 30 euros, 2006, 286 pages

Philippe Squarzoni nous livre ici une BD qui a la force d'un crochet de Tyson, seulement **le combat qui se joue sur le ring éco-politico-médiatique oppose Raffarin à l'auteur**. Le combat physique est allégorique, mais les coups font bien plus mal, entre rhétoriques politiciennes et passage en force de réformes dont personne ne veut, contre discours alter qui décortique, contredit, et propose d'autres solutions qui prennent en compte la dimension sociale et collective et qui ferait grand bien à ce monde que l'auteur trouve impossible. La question centrale étant : « Comment en sommes-nous arrivés là ? ».

Ce titre nous propose des analyses du deuxième quinquennat de Chirac, qui le remet dans une perspective historique. Squarzoni nous donne **un autre type d'explications que les autosatisfactions des décideurs de L'époque**.

Par exemple pour les retraites, un des motifs de sa réforme était : dans les années 60, il y avait 3 actifs pour un retraité, aujourd'hui, c'est deux pour un. Il faudrait donc passer à une cotisation privée. Ce qu'on ne dit pas, c'est que chaque actif produit 1.5 fois plus de richesse que dans les années 60. Le problème aujourd'hui, c'est que l'économie est faussée, car **ce n'est plus la richesse produite qui compte, mais la finance** (spéculation boursière, ce que l'on pense que vaut une entreprise). Ce n'est donc pas le système de retraite qu'il faut changer, mais la façon dont le système pense la production aujourd'hui. C'est une des analyses que fait l'auteur en quelques pages, et le livre en regorge.

Graphiquement (puisqu'il s'agit là d'une BD) outre l'image de la boîte, on retrouve également celle de l'accident de voiture ("avec le libéralisme économique, on va droit dans



mur", d'ailleurs la couverture reprend le générique de *Lost Highway* de D.Lynch), et Star Wars ("le PS est passé du côté obscur de la force" Jospin en tête, mais pas seulement). **Squarzone trouve toujours des images très stimulantes pour faire passer le message.** Par exemple, en 2003, sur la baisse de l'impôt sur le revenu de 17%, il y a un bénéfice de 10% pour les plus riches, qui est illustré par une Ferrari, et dans la case d'à côté, pour montrer les répercussions mineures pour les salariés et retraités, on voit des airbags. En deux cases, avec la métaphore de la voiture, on comprend tout de suite le message. C'est à l'image de la construction graphique de l'ensemble. Il faut avouer que le dessin est un peu tristounet, donc ne donne pas

forcément envie de se jeter sur ce titre en se disant « waouh c'est trop beau », mais le style colle parfaitement à l'ambiance (morose). Il est d'une grande maîtrise, et minutie.

**La lecture n'en demeure pas moins plaisante, l'humour est noir comme Dark Vador** ("pan dans ta gueule les alter/ouvriers/employés/étudiants/ rayez la mention inutile !")

En bref, ça fait mal car on enrage quand on la lit, mais ça fait du bien car c'est très stimulant, une BD de chevet en cette période de campagne présidentielle. A lire et à relire.

A noter : l'auteur sera en dédicace au salon du livre de paris le 24 mars à partir de 14 heures

Loïc Geffrotin - geffrotin.loic@gmail.com

## FORMATIONS : La licence Sciences Politiques à Nanterre

(Témoignage de Loïc Geffrotin)

Accessible après deux années de licence, la **L3 Sciences Politiques** est donc ouverte à tous, même si elle est rattachée à la licence de droit (UFR de Sciences Juridiques, Politiques et Administratives).

Les cours proposés durent trois heures répartis sur deux jours, et certains sont accompagnés de TD, qui servent à faire des exposés et devoirs à la maison. A noter également que le 1er semestre a plus de cours que le second. Si vous avez trop de temps libre vous pouvez suivre ce cursus en plus de la licence de philo ou du master.

On peut distinguer deux types de cours : ceux de sociologie-histoire, et les autres plus philosophiques (**Histoire des idées politiques**, 6 heures par semaine, ou Philosophie politique, et **épistémologie de la sociologie**, même nombre d'heures.) Vous assisterez donc à des cours de **sociologie des partis politiques**, de la décision, de la Vème République, de la construction européenne, de la guerre, sociologies comparées des institutions politiques et de l'état. Ainsi qu'à un cours d'**analyse de la vie politique française** depuis 1940.

Enfin, s'il ne fallait en garder qu'un (disponible en EC Libre), le plus "éminemment sciences politiques" : celui de **sociologie de la décision**, qui analyse ce que font les élus au moment des choix politiques. Qu'est-ce qu'une décision politique ? décident-ils vraiment ? etc.

Cette année de licence est là pour vous apporter les bases de la science politique, connaître les outils et concepts des politistes (au hasard l'habitus, l'europanisation, ou le déficit démocratique), en bref elle est théorique, mais vraiment intéressante. Elle permet une bonne culture G,

Sur Nanterre, trois **masters pro sciences politiques** vous sont proposés, en deux ans, vous permettant de vous spécialiser dans les domaines suivants : Travail politique et parlementaire (il faut avoir une licence de droit ou science po pour entrer), Gestion des collectivités territoriales, Management du risque.

Plus d'infos <http://www.u-paris10.fr/>

## Le Master 1 philosophie à Nanterre

(témoignage de Loïc Geffrotin)

Au menu cette année : Au premier semestre, deux "séminaires" (cours de 3 heures) à choisir parmi 8, un cours de méthodologie en commun avec les agrégatifs ou un cours de logique, un cours de la **méthodologie de la recherche** (soi-disant pour nous aider dans notre mémoire, mais comme il n'y a pas de méthode...), un cours de langue, et une EC Libre. Si avec tout ça vous arrivez à travailler votre mémoire, je vous dit bravo ! Au passage, il faut noter qu'à Paris IV (sorbonne), le mémoire a été supprimé du M1.

Le second semestre est plus léger : un séminaire, une mineure (qui peut être de la philo), une langue.

Depuis la réforme LMD, le mémoire ne vaut plus que 15 Ects (sur 60), soit un quart seulement du diplôme, alors que c'est ce en quoi chaque étudiant voudrait s'investir le plus. L'administration vous laisse vous débrouiller pour découvrir comment ça marche : vous devez en fait **contacter un des profs** (soit en lui sautant dessus à la fin d'un de ses cours soit par mail) et lui remettre par exemple

un **texte de présentation de votre sujet**, votre problématique, les bouquins sur lesquels vous voulez bosser (bref quelque chose à se mettre sous la dent). Enfin, tout dépend du professeur, mais mieux vaut savoir ce que vous voulez faire. Plusieurs cas possibles pour le professeur : accepter, ou vous rediriger vers un(e) collègue (« truc est spécialiste de cette question, vous devriez aller discuter avec lui/elle »). Ensuite libre à vous de choisir votre mode de relation avec votre professeur. Sachez seulement que le mémoire est le moment où vous êtes sensés commencer à voler de vos propres ailes...

Une fois votre Master 1 validé, vous pouvez faire un M2 de recherche de philo (sur dossier à Nanterre). Si vous êtes refusé, sachez que des M2 pro sont proposés en province, renseignez-vous. Et bien sûr l'agrégation.

En M1, certains préparent en même temps le CAPES.

## Solution du jeu du dernier numéro (mariage de philosophes) :

Immanuel Kant : *Métaphysique des mœurs, Première partie : Doctrine du droit*, et non *Projet de paix perpétuelle* !!

Aristote : *Ethique de Nicomaque, Livre IX*.

Textes complets sur [lapholie.free.fr](http://lapholie.free.fr), section délires.



## Et maintenant, la pholie délire :

### Je n'ai pas dit ça !

Dans chacun des ces textes, une négation a été ajoutée ou supprimée. A vous de la retrouver...

**SPINOZA** (facile) : Tout homme est sous la dépendance d'un autre, aussi longtemps que cet autre le tient en sa puissance. Il est dépendant, aussi longtemps qu'il est capable de tenir tête à n'importe quelle force, de se venger à son gré de tout préjudice qui lui serait causé, en un mot aussi longtemps qu'il peut vivre exactement comme bon lui semble.

**HOBBS** (moyen) : Vrai et faux sont des attributs de la parole, et des choses. Là où il n'est point de parole, il n'y a ni vérité ni fausseté. Il peut y avoir erreur, comme lorsqu'on attend ce qui n'arrivera pas ou qu'on suppose ce qui n'est pas arrivé : mais ni dans un cas ni dans l'autre on ne peut vous reprocher de manquer à la vérité.

**THOMAS D'AQUIN** (plus difficile) : Rien de ce qui est de droit humain ne saurait déroger à ce qui est de droit naturel ou de droit divin. Or selon l'ordre naturel institué par la divine providence, les réalités inférieures sont subordonnées à l'homme, afin qu'il les utilise pour subvenir à ses besoins. Il en résulte que le partage des biens et leur appropriation selon le droit humain suppriment la nécessité pour les hommes d'user de ces biens en vue des besoins de tous.



### les Mots d'Esprit de Noémie

Bertrand Ogilvie



Thierry Hoquet

Dessins de Nicolas Musique

nicolamusik@hotmail.fr

	A	B	C	D	E	F	G	H
1			■	■	■			
2							■	
3						■		
4								
5								■
6			■		■			
7			■				■	
8				■				

- A. De l'âme aux animaux, il a pensé à tout.
- B. Si vous n'aimez pas la mer, si vous n'aimez pas la campagne, mais que vous aimez étudier, allez donc à ...
- C. À la télé, ce n'est pas leur crépuscule.
- D. « Quels » pour un latiniste dyslexique.
- E. Plus il y a de monde, plus il est important.
- F. La doxa / C'est-à-dire en latin. / La tienne
- G. Genre dramatique qui met la musique au service du pathos.
- H. Propre ou sale à vous de choisir. / Syndicat antisindicaliste

- 1. Toutes les 52 semaines, ça recommence. / Moi dans la téci
- 2. De 7 à 77 ans, surtout ne pas la perdre.
- 3. « T'arrives vraiment à *n'importe quelle* heure » en langue soutenue. / Mon espagnol
- 4. Il sait se taire quand il a mal...
- 5. Revue intellectuelle et littéraire des années 60/70.
- 6. Dans, par, sur la bouche, en latin. / Conjonction d'alternatives
- 7. Tarif réduit. / Entre le jeu et le match
- 8. Imitation of the USA / Socialiste national